

Pierre Autin-Grenier - Les Radis bleus. Couverture : Georges Rubel *L'apprentissage de la solitude*. Réédition augmentée de 11 inédits. Les Carnets du Dessert de Lune. Collection Pleine Lune. Novembre 2018. ISBN 9782930607986. **20 €**

Tout l'effort du poème doit être d'approcher au plus près la prière des agonisants. Il n'est pour cela de meilleurs mots que les plus communs ; ce sont les plus tragiques aussi.» A la fin des années 80, Pierre Autin-Grenier décide de tenir un journal : du 17 janvier au 16 de l'année d'après, il transcrit quelques aphorismes, souvenirs, choses vues et beaucoup de réflexions un rien désabusées. Ses textes sont courts et denses, limpides, font preuve en général d'un humour complètement déprimant : « *Il m'arrive parfois – Oh ! rarement ! – d'être heureux. Ce sont alors des instants atroces.* »

Les Radis bleus, édités en 1990 (le Dé bleu) puis en 2005 (Folio), ont peu à peu acquis un statut de livre culte. Ils viennent de ressortir chez les Carnets du dessert de lune, enrichis d'« onze inédits retrouvés dans les archives », explique l'éditeur Jean-Louis Massot. Autin-Grenier, né à Lyon en 1947, est mort le 12 avril 2014 en laissant une œuvre dont la mélancolie ravageuse pourrait se résumer à ses titres : *Je ne suis pas un héros*, 1996, *Toute une vie bien ratée*, 1997, *l'Éternité est inutile*, 2002.

Voici un extrait des *Radis bleus*.

Lundi 9 mai

Saint Pacôme

On annonce des orages, ils n'arrivent jamais. On prévoit la bise glaciale du nord, voici le vent du sud. On nous promet le soleil et c'est la lune. Jamais un tel désordre dans la prophétie ne sera porteur de bonnes nouvelles, et ce serait se montrer bien inspiré que de douter dorénavant de tout.

Ces choses, certes, n'ont l'air de rien, comme le café renversé sur la nappe, la table qui tourne à l'envers ou la réussite qui vire à l'échec ; mais c'est déjà trop pour ne pas tenir en méfiance le monde entier et ses fausses certitudes.

S'abandonner à l'espérance revient à croire qu'au coin de la rue, le magasin de fantaisies éternellement fera crédit. A ce triste jeu hélas bien vite la boutique est en faillite ; trois mots sur la vitrine pour dire la seule vérité qui soit : « Tout doit disparaître ! »

© **Guillaume Lecaplain, Libération 3 juin 2019.**

Né à Lyon, Pierre Autin-Grenier, est mort au printemps 2014, à l'âge de 67 ans. Partageant sa vie « bien ratée » entre sa ville natale et de longs séjours dans le Vaucluse, il s'est illustré dans l'art du fragment et du poème en prose, égrenant fulgurances et aphorismes ravageurs. Son humour noir et son pessimisme pourraient sans forcer le trait faire voir en lui un épigone de Cioran mâtiné d'un Léautaud amer mais ce serait ignorer son rapport vital à la nature et à la solitude féconde. S'il cultiva « le désastre d'exister », « l'attrait du vide », et vitupéra « le carnaval tragique » de la vie en société, il travaillait inlassablement sa phrase, même en s'escrimant à ne rien dire : « l'inutile tout entier nous requiert ». Le recueil *Les radis bleus* est un journal d'éphémérides tenu pendant une année, d'un 17 janvier au 16 janvier de l'année suivante. Publié une première fois au Dé bleu en 1990, l'ouvrage a été réédité par Gallimard en 2005. Cette nouvelle édition est augmentée de fragments retrouvés. Ecriture du désenchantement, non de l'indifférence, qui dissimule, derrière des facéties verbales et des provocations intempestives, un mal de vivre qui remonte aux brimades et frustrations de l'enfance...

Le titre renvoie à une espièglerie des parents faisant « miroiter l'extrême douceur » de la confiture de radis bleus. Restait pour l'enfant à en dénicher le pot caché ! Par l'écriture, nous dit l'auteur : « En somme, je continue ma quête. » Quête sans objet palpable : « une urgence de l'inutile », le « RIEN » qui résume tout ! Mais l'exercice n'est pas sans risque et l'auteur en a conscience, tenaillé par « la peur d'éveiller les monstres ». Il sait bien qu'écrire est à la fois une quête et une fuite : « Ecrire n'est pas vivre, c'est un refuge. » Il pousse le pessimisme au paroxysme mais en tire un principe fondateur : « On devient poète à force de se taire [...] Consolation de savoir cette attitude autrement décente que d'aller, avec le troupeau, se rouler dans la poussière pour tromper l'inexistence. » Misanthrope, ô combien, l'auteur se tient à l'écart des hommes, « tellement fielleux et perfides, experts en sournoiseries et roublardises de toutes sortes. » Ce solitaire, on ne s'en étonnera pas, tient les fins de semaine en horreur. Il nous le confie avec une expressivité provocatrice : « un dimanche salissant vient à nouveau de s'écraser lourdement contre la vitre. » Mais à ces

considérations paroxystiques ou sombrement nihilistes traitées en infinies variations, l'auteur ne se limite pas. Il observe les animaux, les fleurs, les arbres, les moindres signes du remuement et du bruissement en pleine nature. Si ce parti pris des choses ne constitue pas pour autant un éloge du vivant, il traduit une sensibilité, sans doute refoulée ou tenue à distance sur le mode de l'autodérision, mais qui n'en est pas moins vibrante. Autin-Grenier célèbre volontiers la fleur, l'oiseau ou le brin d'herbe, « la perpétuelle apothéose du printemps ». Tel Lacarrière, il s'émerveille : « chaque jour vaut d'être surpris. L'enchantement. ». Sans édulcorer le réel dans toutes ses composantes, il note, malicieusement trivial : « Fabuleux printemps : même la merde est en fleur. » Source originelle de toute voix intérieure, l'enfance... Il remonte son fleuve, le décrypte en termes rudes ou délicatement lyriques, « orpailleur infortuné d'une jeunesse enfuie. » A s'arracher la langue chaque jour, il trouve sans chercher, esthète ou révélateur du « côté rafistolé des choses ». Autrement dit, « le poète bricole dans l'essentiel » !

Autin-Grenier, styliste exigeant, « minimaliste », revendique l'usage intensif du dictionnaire pour saisir le mot juste, aiguïser perpétuellement le sens, remettre en question l'idée première : « douter de tout ; voilà l'urgence extrême. » Sans se sentir au-dessus de la mêlée, ni capable de tout élucider, il raille : « la prétention de la lourde bestiole humaine à vouloir percer les délicats mystères ! Ainsi, lentement, l'éloquence de nos certitudes nous tue. C'est parfaitement désorienté qu'il faudrait pouvoir s'admettre. Nu ». Voix singulière d'un poète prosateur qu'on a plaisir à redécouvrir, perpétuel intermittent en sursis, pirouettant au-dessus du vide, balançant entre Lyon et Vaucluse, « du polyglotte au troglodyte ».

© Michel MÉNACHÉ in *Revue Europe* N°1080

PIERRE AUTIN-GRENIER, disparu trop tôt, nous revient grâce à la réédition augmentée des *Radis bleus* (Les Carnets du Dessert de Lune). Ouvrage remarquablement ciselé, selon un calendrier qui scande les notations poétiques d'un amoureux des mots, dont le ton décape, dont les images recèlent une puissance d'imagination et de pensée féconde, souvent acide, pessimiste, aux accents désespérés d'un quotidien frôlé, mâtiné de Schopenhauer ou de Cioran. Le poète *empoigne* le réel comme il le fait au propre, usage d'une *brouette à ras bord d'énormes blocs de pierre*. Celui qui consigne *écrire n'est pas vivre* a ce côté pessoéen de désespérance intime, lui qui *s'escrime à dissimuler honteusement sous le masque le fond vrai d'une âme en déroute*.

Mercredi 6 avril

Saint Marcellin

Au départ il était polyglotte. Accablé puis débordé par l'interminable bavardage humain, bien vite il devint troglodyte.

Jeudi 28 juillet

Saint Samson

Tout ce que je sais du chien, je l'ai appris du chien ; tout ce que je sais des hommes, je l'ai appris aussi du chien.

© Philippe Leuckx in *Le Journal des Poètes*, N°1/129 extrait de "Poésie Panorama"

J'avais lu en 2009 la version folio des *Radis bleus* de Pierre Autin-Grenier. Est sorti en Novembre 2018 cette version augmentée de 11 inédits de chez *Les Carnets du dessert de Lune* (éditeur Belge), avec une illustration en couverture de Georges Rubel, une occasion de redécouvrir cette plume et ce recueil bien intéressant. J'avais un peu oublié de vous en parler ici. Je rattrape aujourd'hui cet oubli et recycle mon article de 2009 pour réveiller les souvenirs de ma première lecture.

"Le temps qu'il faut pour faire une phrase ! S'imaginer capable d'en faire une chaque jour ... Délire d'orgueil ! Folie de poète, peut-être..."

Et c'est cette entreprise folle que *Les radis bleus* retrace, un an de pensées, d'éclats et d'anecdotes... Se loge dans le journal poétique de Pierre Autin-Grenier (1947-2014), publié pour la première fois en 1990, beaucoup de mélancolie, car il y est question assez souvent de fin de vie et de douleur. On devine, au détour d'une page, la perte d'un enfant sans doute ; le désir en tous les cas d'une vie retirée, paisible.

Malgré quelques répétitions de thèmes, dues très certainement au genre utilisé, j'y ai trouvé de bien jolis morceaux d'écriture, des réflexions sur l'utilité des poètes et de la poésie aujourd'hui, de l'ironie.

A découvrir sans tarder pour les amateurs de poésie ! [Thomas Vinau parle de cette nouvelle édition ici.](#)

Quelques extraits...

"Mardi 29 mars - *Sainte Gwladys* - Il y a comme quelque chose d'inépuisable et d'inachevé dans tout poème. Quelque part un mot console et épouvante, surprend parfois ; mais toujours fait signe et nous appelle. Invite à poursuivre l'immobile voyage.

Surgit soudain l'idée du sang, sans qu'on puisse l'attribuer en bonne raison au poème seul. Ou bien s'exhale une odeur ancienne de buanderie, qu'accompagne aussitôt le souvenir fragile de vieilles lessiveuses en ferblanterie. D'autres fois, c'est un ciel du même bleu que la nostalgie qui doucement se découvre, et vous porte à rêver...

Ainsi le lecteur affranchi peut-il prendre sa propre part à l'existence même du poème. Parce que loin de contraindre et d'enfermer dans le mot, la poésie - toujours - tient les portes de la vie larges ouvertes."

"Dimanche 3 avril - *Pâques* - Jamais nous ne mettons de nappes sur la table. Toujours nous la tenons bien cirée, brillante et lisse. C'est dommage, parfois, cette absence de nappe. En en soulevant un coin on pourrait en effet facilement voir, par en dessous, les jours passer."

"Vendredi 25 Novembre - *Sainte Catherine* - Rien n'est plus simple que le linge qui sèche sur le fil tendu entre le cerisier et l'acacia. La mésange qui se pose, légère, à côté des serviettes à carreaux rouges et bleus a tout compris. Et la voilà qui s'envole avec le vent faisant un instant vraiment bouger la vie.

Le front contre la vitre, l'œil loin au-delà, on prend ainsi l'exacte mesure du temps. Toute gesticulation devient vite dérisoire quand on sait le discret travail de l'arbre, l'infinie persévérance des hautes herbes, l'ombre qu'il faut encore au jour pour lentement devenir la nuit.

Ils ne savent pas, ceux qu'une telle sagesse porte à sourire, quelle rare patience réclame chaque aube nouvelle et que vouloir forcer l'allure ne mène jamais nulle part."

"Samedi 31 décembre - *Saint Sylvestre* - Minuit, je jette un truc complètement cassé dans un lit en cage de fer et finalement le truc y trouve un sommeil qu'il voudrait sans réveil. C'est moi."-

[Recueil à commander sur le site de l'éditeur ici](#)

© **Les lectures d'Antigone,**

<https://leslecturesdantigone.wordpress.com/2019/02/20/les-radis-bleus-de-pierre-autin-grenier-nouvelle-edition-augmentee/>

Cette nouvelle édition des Radis bleus, la 3^e augmentée et définitive, remet sur le devant de la scène l'incontournable Pierre Autin-Grenier, styliste de haute volée et, selon Patrick Kechichian, « impeccable manieur de langue ». Disparu en 2014, cet auteur ne cesse d'exercer une influence auprès de quelques francs-tireurs des nouvelles générations comme Thomas Vinau ou Frédérick Houdaer par exemple.

Dans ce livre, chaque jour d'un hypothétique calendrier intemporel est scellé par une prose poétique ou par un aphorisme dans la remarquable diversité d'un réalisme époustouflant. Toute la force et tout le talent de PAG résidait dans cette faculté rare d'entraîner le lecteur dans un univers d'une noirceur extrême mais qui, malgré tout, réservait un strapontin à l'émotion. C'était là toute l'habileté de l'auteur de laisser un mince espace qui aimantait le lecteur comme par envoûtement. On a suffisamment évoqué à ce sujet l'art subtil de l'autodérision et la mise à distance d'une époque, époque qu'il exécrait, pour ne pas en rajouter une couche. Lui qui savait, preuves à l'appui, que « toutes les questions sont inutiles et les réponses fausses », savait évoquer « ces monstres intérieurs qui remuent en nous d'anciennes misères » surtout celles qui remontent vers l'enfance. Il n'oubliait pas de rappeler que « l'on devient poète à force de se taire » tout en sachant que les poètes encombrant bien plus quand ils ont disparu que lorsqu'ils sont vivants. PAG en est la preuve vivante. Raison de plus pour le lire et le relire.

© **Georges Cathalo in Texture**

Après une première édition au Dé Bleu en 1990 et une réédition augmentée en Folio en 2005, voici probablement la version définitive de ces excellents radis bleus dont je ne me lasse pas : recueil de textes courts finement ciselés écrits au jour le jour qui forment une formidable rivière de diamants. Si vous ne connaissez pas l'œuvre de Pierre Autin-Grenier (1947-2014), voici l'occasion de la découvrir.

Il suffit que je lise / quelques vers de Pierre Autin-Grenier / et je ne reconnais plus / l'intérieur de ma maison / l'espace de dix minutes / le temps d'être passé / chez le boulanger / d'acheter mon pain / de rentrer chez moi / et de constater à la place / de la télé un palmier / et là où est normalement mon ordinateur / un pont en ferraille / datant de plus d'un siècle.

Les lecteurs les plus attentifs de ce site auront reconnu dans cet hommage le tour de main de Thierry Radière tel qu'on l'a découvert il y a peu (Repérage du 3 janvier 2019 dans son Abécédaire poétique. Pierre Autin-Grenier (1947–2014) est décidément de ceux qu'on n'oublie pas, et malgré les dénégations qu'il a élevées par avance, il n'est pas loin d'être notre héros.

Sa trajectoire aura été de celle dont rêve tout petit poète : partir de rien (de presque rien), de l'édition minuscule et artisanale, et du monde des revues (ces chroniques dans Décharge, des années 1987 – 89, furent les galops d'essai – peu retouchés en définitive - de ce qui deviendra Radis bleus, en 1991 au Dé bleu) au piédestal Gallimard et la reconnaissance de la critique littéraire, après le sérieux coup de pouce que lui accorda Martine Laval dans Télérama.

Avec la réédition (augmentée une douzaine d'inédits, rassemblés grâce à Georges Cathalo des Radis bleus aux Carnets du Dessert de Lune, éditions qui lui sont d'une exemplaire fidélité, Pierre Autin-Grenier fait à nouveau l'actualité et Jacques Morin se fait l'écho sur le site Texture de cette formidable botte de mini-pamphlets à déguster chaque jour de l'année. Je renvoie à ses appréciations. Et je me contenterai d'arracher une page de l'éphéméride ...

© **Claude Vercey, Blog de Décharge, janvier 2019**

Mardi 31 mai Visitation

Dès l'ouverture du bar voisin, coude au comptoir, boulanger et pharmacien jouent la journée aux dés. Par la porte entrouverte des toilettes on aperçoit un hypocrite à perruque blonde qui, avec une nonchalance très affectée, rajuste son faux nez. Faits et gestes froissés à même la table, un journal d'avant-guerre tente encore d'attirer l'attention sur la mort étonnante d'Aragon. Des balayeurs s'installent dans l'odeur encourageante du saucisson et réclament des chopes de bière qu'on leur sert aussitôt avec une immense tendresse. Il y a déjà quelques passionnés de rami ; aussi deux vieux messieurs en cravate à rayures. On voit passer dehors, pressée, une voiture pleine de pompiers ...

C'est alors qu'entre un homme en complet-veston qui exige en hurlant qu'on lui donne un revolver. Cependant qu'abandonnée par ses parents une petite fille à tête de thon regarde tout cela avec étrangeté.

Pierre Autin-Grenier (1947-2014) est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages (proses poétiques, nouvelles, récits) dans lesquels on trouve beaucoup d'humour, de révolte et de rage de vivre. Des allusions à l'anarchisme apparaissent ça et là. Les Radis bleus est écrit sous la forme d'un journal. L'auteur, désabusé mais pas désengagé, y règle ses comptes avec l'enfance et le monde qui va mal.

© **LA FEUILLE D'INFOS DU CIRA 12 JANVIER 2019**

Je lis « *Les radis bleus* » de **Pierre Autin- Grenier**. Je découvre quelques-uns d'entre eux. Dont certains que j'ai oubliés, plus une douzaine d'inédits, rassemblés grâce à Georges Cathalo. Mais en fait je relis la plupart d'entre eux que je reconnais avec un mélange de plaisir et de nostalgie, les ayant choisis et tapés à la machine, entre autres dans les années 87-89, (lorsque PAG était chroniqueur à la revue *Décharge*), avant qu'ils ne soient recueillis d'abord au dé bleu en 1991, puis chez Folio en 2005.

Un « radis bleu », c'est une éphéméride littéraire qui formellement peut aller de l'aphorisme ciselé à la page composée idéalement de trois paragraphes, balancée comme un syllogisme. Le fait est que relire et lire l'auteur à présent qu'il est mort depuis quatre ans n'a plus le même goût, dans le sens où la noirceur qu'il évoque et qui irradiait un côté vachard, insolent et narquois de son vivant a perdu de son ironie. Lui qui a tellement bravé la camarde se trouve à terre pour le compte. Et l'écriture qu'il maniait avec tant d'élégance ne lui sert plus de piège subtil contre le malheur. Cela fait d'autant plus mal de le relire aujourd'hui. Il s'est trompé cependant sur la certitude que son œuvre verserait aussitôt dans l'oubli au lendemain de sa disparition. ... « de notre petite vérité, il ne restera rien ; nulle part. » Puisque fort heureusement ce volume où sont consignés 365 radis bleus constitue bien la preuve du contraire et offre une formidable botte de mini-pamphlets à déguster chaque jour de l'année. Ces écrits « datés » du saint du jour sont en réalité pour la plupart intemporels. Rares sont

ceux qui s'appuient sur un phénomène saisonnier ou une actualité du moment. Ce qui ne fait qu'accroître l'impression immédiate de « petit bijou » à la lecture de chaque texte.

L'écriture de PAG en effet devenait classique au fur et à mesure de son jaillissement. Il y demeure un côté désuet et charmant, comme s'il en était resté au XIX^{ème} siècle, ainsi ne sont évoqués que « carriole » et « charrette » pour tout moyen de transport. Et sa poésie revêtait instantanément cette même patine due au temps, ce qui lui conférait justesse et rigueur d'équilibre, alors que le propos grinçant, précipité lourd d'humour noir, demeure éminemment moderne dans ses effets caustiques.

Toute son œuvre est inscrite en pointillés dans ce premier opus. On peut y relever les titres qui couronneront plus tard ses livres de poche. Comme des départs de pistes, ou germes de volumes plus importants. « L'éternité n'est qu'un leurre » est-il écrit d'abord, et plus loin, le titre lui-même... : « *L'éternité est inutile* » ; Ou bien « ...tout est toujours raté » pour « *Toute une vie bien ratée* »... par exemple.

Des phrases d'orfèvre comme « Toute la nuit cent mille réveille-matin ont marmité à gros bouillons dans ma tête pour mieux m'empêcher de dormir »... ou encore : « ...on a chiné des bribes de souvenirs aux brocantes de l'aube... » montrent bien la qualité de prosateur alliée à l'inventivité du poète, pour lequel il écrivait ce paradoxe génial et pertinent qui lui convient parfaitement : « Le poète bricole dans l'essentiel. »

© Jacmo in <http://revue-texture.fr/les-lectures-de-jacmo-2018.html#pag>

« Être heureux, quelle corvée ! »

SUR LES RUINES DE SON ENFANCE, PIERRE-AUTIN GRENIER, DÉCÉDÉ EN 2014, POSE LES RACINES DE SON ÉCRITURE. *LES RADIS BLEUS* EST ENFIN RÉÉDITÉ.

Prince sans rire de la forme brève, selon les jours, quelques phrases par-ci, par-là un grand maximum de deux pages (faut tout de même pas exagérer), Pierre Autin-Grenier, dit PAG, nous revient d'outre-tombe avec ses *Radis bleus*, une sorte de journal, publié par bouts dans des revues, puis au Dé bleu en 1991, édition aujourd'hui augmentée de onze inédits aux Carnets du Dessert de Lune – toute une aventure.

Lire et relire cette prose douce-amère, mix de pensées noires ou délicates voire farfelues, enrobées tantôt d'humour tantôt de détresse, c'est faire provision d'intelligence, si, si ; c'est honorer un rendez-vous avec ce phrasé qui fait tilt, sonne clair et à fond ; c'est comme retrouver un vieil ami, un peu perdu, un peu lointain, et avec qui la conversation comme par magie reprend de plus belle, à l'instant, sans anicroches, sans faux-semblants. L'éplucheur de mots pose ses valises de regrets, se met en vitrine et ne fait que nous renvoyer à nous-mêmes, à notre triste condition humaine, nos traumatismes de jeunesse et nos échecs à trouver une place dans le grand cataclysme d'aujourd'hui.

Indécrottable décrocheur de lune qu'il fut, ou plutôt qu'il est tant il est toujours présent, PAG va comme un cabri, saute le calendrier d'un jour à l'autre, d'un saint Robert à une sainte Marguerite en passant par une FêtNat, s'entiche d'un rien, se raille de tout, la vie, la mort, l'abandon. Il apostrophe l'écriture, cette vacharde (« *Le temps qu'il faut pour faire une phrase !* »), s'attendrit sur des cailles rôties, les jambes des femmes, un pot de

rouge, la promesse d'un printemps. Le grand paresseux devant l'éternité (qu'il juge inutile) se plaît à ne rien faire, lui seul sait contempler les heures passer « *à reculons* ». Le passionné « *simplement, comme ça* » le temps qui passe : PAG ambitionne le néant puisqu'il ne fut désiré de personne. Toujours, il se la joue goguenard, use et abuse de l'élégance de la dérision. S'il cède à quelques aveux, ce n'est pas pour rigoler : « *J'écris comme je peux ; je vis comme si je pouvais.* » Le Lyonnais chaloupe et nous fait chavirer d'un bord à l'autre de sa tempête, du sarcasme au chagrin, de la bouffonnerie la plus potache à l'amertume la plus cinglante. Dans sa caboche de poète brinquebalent des « *choses effroyables* », celles de jadis quand il était môme : « *Je songe au merveilleux cimetière que fut mon enfance* » ; ou encore, effet couperet garanti, il se revoit « *marmonnant des prières secrètes dans l'innocente fraîcheur des églises pour hâter l'agonie de ma mère* ». De la vilénie d'être né, PAG, meurtrier candide, fait ses choux gras. Incurable exilé de sa propre existence, le futur auteur de *Je ne suis pas un héros* et *Toute une vie bien ratée* s'enferme « *à double tour dans l'écriture* » et lâche : « *Il reste toujours quelque part le sentiment d'une terrible méprise. La douleur d'être né ne passe pas.* » Au mieux de son désespoir, il rêve de communisme libertaire : « *Un peu à l'esbroufe bien sûr, mais sait-on jamais ?* »

© Martine Laval in *Le Matricule des Anges*, novembre/décembre 2018

Bricoler dans l'essentiel. Dans *Heinrich von Offerdingen*, le héros de Novalis disait : « C'est la Fleur Bleue que je meurs d'envie de découvrir ». Deux cents ans plus tard, Pierre Autin-Grenier se démarquait de toutes les fleurs bleues de la littérature mais restait dans la note en chantant la quête des « radis bleus », à la fois bien enracinés et si chimériques...

En chantant, et aussi en déchantant. Les joies de la vie – disons les brefs instants de bonheur – se combinent automatiquement avec le malheur (« Il m'arrive parfois – Oh ! rarement ! – d'être heureux. Ce sont alors des instants atroces. »), mais avec un malheur qui « engage à l'énergie », qui « est la matière même de toute création ». Voilà le secret, et le leitmotiv : le poète ne peut être que malheureux ; ou seuls les malheureux peuvent être poètes. Mais si ce n'était que cela, il n'y aurait rien de vraiment nouveau sous le soleil. L'originalité des *Radis bleus*, ce sont l'écriture, la facture, la tonalité du recueil. Chaque texte, fragment d'un journal qui déroule une année d'intimité, est un poème dense, dont la prose explore et fouille des instants intérieurs et fugaces, minuscules et secrets, qui se surprennent parfois à éclater en tableaux oniriques, fulgurants et fantastiques, découvrant par exemple, comme aurait pu le faire le Gaspard de la nuit d'Aloysius Bertrand, « une armée de va-nu-pieds » qui « part pour la guerre ; cent culs-de-jatte qui s'entre-déchirent comme chiffonniers avec une bande de bossus ; des pendus grimaçant au clair de lune cependant que ripaille et rigole autour des gibets la foule des honnêtes gens ».

Sur tout cela, monde intérieur et extérieur, moi et les autres, plane évidemment le faciès ricanant du temps. Le temps qui « s'étire à n'en plus finir telle une douleur au ventre » et qui « un jour, détachera les chiens », et avec lequel il faut bien se débrouiller : en perdant « efficacement tout notre temps à des riens », ou en triturant le calendrier de façon à retomber sur ses pattes du lundi 17 janvier au dimanche 16 janvier de l'année suivante, ou encore, dans un élan ironique, iconoclaste, filial ou plein d'espoir – c'est selon –, en assortissant la date de chaque jour du nom du saint correspondant... Qui parle du temps parle de la mort : « Tout ce qui est libre et qui chante, un jour tressaute, ricane et meurt ». Qui parle de la mort parle de la solitude : « Ce n'est pas la mort qui est insupportable ; mais plus précisément, de notre prime braiement à l'ultime rôle, ces quelques années d'inutile solitude » (inutile comme l'éternité, d'ailleurs). On le voit, dans les moments de désespoir foncier, l'aphorisme se substitue volontiers au poème.

Serait-ce donc que tout est vain ? Même l'écriture ? On pourrait en effet se laisser persuader que « le poète travaille en pure perte », qu'il n'apporte aucun réconfort, et « qu'écrire de la poésie, à notre époque, ce n'est guère mieux que cracher un tout petit peu dans l'eau ». Et pourtant, le rire et le sourire sont là, frémissants et tapis, pas toujours sarcastiques (telle évocation des quais de Saône et de Louis Guilloux traversant la place Bellecour, tel appel aux cigales pour qu'elles se calment, tel groupe d'enfants jouant à chat perché, tels chants d'oiseaux, tels arbres, telles fleurs, et la couleur bleue qui domine), effaçant fugitivement le pessimisme ambiant, faisant en sorte que le lecteur participe lui-même au poème, car « la poésie – toujours – tient les portes de la vie larges ouvertes ». En « bricolant dans l'essentiel », Pierre Autin-Grenier nous rappelle les grandioses malheurs de la vie et les vrais bonheurs de la lecture, et finalement, il nous les donne bel et bien à goûter, ses fameux radis bleus.

P.A.G. nous a quittés le 12 avril 2014. Merci aux Carnets du Dessert de Lune de l'avoir déniché dans son éternité !

© **Jean-Pierre Longre** in <http://jplongre.hautetfort.com/archive/2010/08/01/lire-relire-bricoler-dans-l-essentiel.html>

Comme l'écrivent de nombreux chroniqueurs, ce texte est un journal que Pierre Autin-Grenier aurait inventé pour oublier les radis bleus dont il chercha vainement, toute son enfance, le pot de confiture dont on lui avait fait miroiter l'extrême douceur. Dans ce journal d'une grande poésie, ils mêlent aphorismes (*RIEN. Voilà le mot qui résume tout.*), avis littéraires, maximes sentencieuses, réflexions morales, et anecdotes diverses avec beaucoup de sensibilité, d'humour, de dérision, un certain désespoir et même une touche de nihilisme considérant la vie comme un fardeau et non pas comme un cadeau.

« *Le désastre d'exister n'aurait plus d'aussi sombres conséquences sur notre quotidien si nous étions enfin totalement convaincus de la profonde inutilité de tout et que vivre n'est qu'une fantastique illusion* ».

Ce journal couvre une année complète du 17 janvier au 16 janvier de l'année suivante mais l'auteur ne précise pas laquelle. Il est pourtant aisé de trouver de quelle année il s'agit puisqu'il précise à la date du 25 février :

« En Assam, d'après la presse, les massacres se poursuivraient.

...
Et dans une chambre d'hôtel, à New York, meurt ce jour l'écrivain américain Tennessee Williams ».

Il s'agirait donc bien du 25 février 1983, date du décès du dramaturge américain et époque à laquelle l'Assam connu des émeutes sanglantes. Le journal de Pierre Autin-Grenier couvrirait donc bien la période courant du 17 janvier 1983 au 16 janvier 1984. Il n'indique pas non plus où il a écrit ce journal, mais il est aisé de comprendre que la majorité des textes a été écrite dans un milieu paisible et bucolique, peut-être entre sa ville natale, Lyon, et le Vaucluse.

Dans ce journal, Autin-Grenier apparaît comme un être inapte au bonheur, « *Il m'arrive parfois – Oh ! rarement ! d'être heureux. Ce sont alors des instants atroces.* », épris de liberté, « *Être libre, c'est ne pas avoir peur.* », mais oppressé par le carcan de son entourage qui voit en lui un talentueux écrivain capable de gagner de l'argent avec sa plume, ce qui le hérisse particulièrement. « *Roulent ainsi dans ma tête des pensées assassines envers ceux qui, manifestement, voudraient que je travaille. Pouah !... Attendent que je devienne « un grand écrivain ».* »

Pour lui le poète reste comme n'importe quel homme, ou femme, un être vivant sans aucun avenir ni destinée, « *Ainsi le poète, de l'ambition et du souci de postérité, devrait-il bien vite faire son deuil ; faute de quoi, l'une et l'autre mourront avec lui dans le même cercueil.* » L'écriture n'est pas un don, pas une chance, pas un espoir, pas un moyen de sortir des ornières de la vie. « *Dérisoire destinée que celle d'écrire !... Dire l'âme avec des mots ! Exhibitionnisme futile pour banlieusardes fillettes ! Travail de naïf à mourir aux soupes populaires...* ». Comme il est difficile de lire sous plume si élégante, si acérée d'Autin-Grenier des propos aussi sombres, aussi désespérés, « *Ayant mis quelque quarante ans à comprendre que je n'étais rien, toute mon ambition maintenant est d'être moins encore.* »

Ces radis bleus n'ont sans doute, dans l'esprit du poète, jamais effacé l'humiliation qu'on lui a infligée en lui faisant croire à l'existence des délicieuses confitures. « *Ces quelques mots arrachés à la banalité des jours ne sont qu'épluchures du temps qui passe.* » Et ceux qui, comme moi, sont nés presque le même jour que lui comprendront bien cette autre frustration qu'il dû aussi supporter quand il avait à peine plus de vingt ans. « *Elles ont fait long feu les fracassantes utopies de nos vingt ans qui devaient nous conduire, flamberge au vent, aux rivages de nouvelles Ethiopies.* ». En cette année 1983, il débordait d'aigreur et d'amertume le poète deux fois floué, par ses parents, puis par ses concitoyens et il avait un cruel besoin de le dire en dénonçant les marchands d'illusions, les semeurs de fausses promesses. Il était blessé, ne croyant même plus en son talent qui pourtant était immense. Ne trouvant même pas une lueur de consolation dans cette formule lapidaire : « *Vivre, c'est rien ; ça passera.* ». Mais tout ne passera pas aussi vite : « *... la tristesse, dans tout cela, qu'est-ce que vous en faites ?* »

Ce texte fait partie des textes qui doivent-être régulièrement réédités pour que chaque génération puisse découvrir l'immense talent de cet auteur et l'incroyable leçon d'humilité qu'il nous transmet.

© Denis Billamboz in <http://mesimpressionsdelecture.unblog.fr/2018/11/29/les-radis-bleus-pierre-autin-grenier/?fbclid=IwAR0C62EgC6MpWbQQmSoFchfBZ-4IVj8YcAViq76I9D6CYhOCZ1NkILxi>